

Québec. Robert Lepage présente une nouvelle Flûte Enchantée



QUÉBEC, festival d'opéra. 24 juil – 6 août 18. La ville de Québec (Canada) crée l'événement en programmant pour sa 8^e édition, 2 événements de notre agenda lyrique estival. Le 29

juillet, place à la musique envoûtante et mystérieuse de Debussy, dont le centenaire 2018 est ainsi fêté grâce à **Pelléas et Mélisande**, son seul opéra donné en 1902 à Paris (Opéra-Comique). La production en version de concert, joue toute la musique de Debussy, intermèdes orchestraux compris (les plus belles pages de ce temps musical suspendu qui réactive le modèle wagnérien, et plonge au cœur du mystère dramatique) et avec un plateau francophone exemplaire : Marc Boucher en Golaud, Samantha Louis-Jean en Mélisande, Guillaume Andrieu en Pelléas... ce trio vocal promet le meilleur et une lecture fine et articulée du chef d'oeuvre français du début du XX^e. Palais Montcalm, le 29 juillet 2018, à 20h. Production déjà présentée au festival CLASSICA le 5 juin dernier (avec Alain Buet dans le rôle de Golaud) – [LIRE ici notre compte rendu critique complet de Pelléas et Mélisande au Festival Classica 2018 \(5 juin 2018\).](#)

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://festivaloperaquebec.com/pelleas-et-melisande-version-concert/>

Samantha Louis-Jean (Mélisande), Marc Boucher (Golaud),

Frédéric Caton (Arkel), Isabelle Gélinas (Geneviève), Rosalie Lane Lépine (Yniold), Guillaume Andrieux (Pelléas) et Martin Dagenais (le médecin). Choeur La Petite bande Montréal / Orchestre de la Francophonie / Jean-Philippe Tremblay, direction. Version de concert. Drame lyrique en cinq actes et douze tableaux composé de 1893 à 1902 par Claude Debussy
Poème de Maurice Maeterlinck
Création à l'Opéra-Comique de Paris le 30 avril 1902

NOUVELLE FLûTE à Québec... Le second événement du Festival d'opéra à Québec demeure la nouvelle production de la Flûte Enchantée de Mozart, dans la mise en scène du génial et si onirique metteur en scène **Robert**



Lepage. Le plasticien et homme de théâtre a déjà ébloui sur les scènes, entre autres, de Bastille à Paris (Damnation de Faust de Berlioz), du Met à New York (Ring mémorable)... A Québec, Robert Lepage relit le dernier opéra en allemand de Mozart (1791)... Qu'en fera-t-il ? Respectera-t-il l'aspect légendaire et poétique ? Soulignera-t-il aussi la violence des caractères affrontés, manipulateurs voire sadiques : Monostatos, La Reine de la Nuit ? Entre magie, symbolisme (maçonnique), esprit des Lumières et réalisme... le sommet lyrique de Wolfgang reste l'opéra le plus joué au monde,

séduisant tous les publics depuis sa conception. Le metteur en scène québécois devrait être à son aise dans une partition qui sait être raffinée, philosophique et populaire, dans l'acceptation la plus noble du terme. D'autant que Robert Lepage pour réaliser ce qui devrait être une fabuleuse bible riche en tableaux esthétiques, fait travailler ses fidèles



équipes d'Ex Machina, la compagnie qu'il a fondé au Québec depuis 1994. De surcroît la distribution regroupe quelques unes des voix canadiennes les plus convaincantes de l'heure : deux chanteurs sont à suivre particulièrement,

le ténor Frédéric Antoun (Tamino) et surtout la baryton Gordon Bintner (Papageno), qui a enregistré avec le même orchestre sous la direction de Kent Nagano, la récente version superlative du dernier opéra de Leonard Bernstein, A Quiet Place (dont il chante le rôle clé de Junior / [LIRE notre compte rendu complet du cd A Quiet Place, version de chambre, Kent Nagano, 2 cd Decca, Clic de classiquenews de l'été 2018](#)).

L'intérêt de la partition est de présenter des confrontations dramatiques particulièrement fouillées sous couvert d'une légende féerique pour un très grand public.

L'ouvrage du dernier Mozart recèle des trésors de situations psychologiques d'une rare et juste intensité, qui montrent combien le compositeur savait décrypter en analyste, les contradictions et extrémités du cœur humain.



Des exemples ? Si nous devions souligner 3 passages cruciaux, voici les temps forts d'une action saisissantes à maints titres : l'apparition fantastique voire inquiétante de la Reine de la nuit sur fond de coups de tonnerre où

la souveraine invite le prince Tamino à sauver sa fille Pamina de « l'ignoble » Sarastro (acte I) ; les épreuves du feu et de l'eau, les dernières avant que Tamino parvenu avec Papageno au temple, ne soit enfin initié (acte II) : la musique écrite par Mozart est l'une des plus singulières et profondes jamais écrites au XVIII^e ; enfin la scène finale, quand Sarastro et les prêtres s'avancent, ayant chassé par la lumière de la vérité, toutes les attaques de la Reine de la nuit, louant, conclusion morale des plus élevées : « force, beauté, sagesse » (Stärke, Schönheit, Weisheit), après avoir enjoint Tamino au cours des premières épreuves qui le mènent aux temples de la sagesse, de la raison, de la nature, à un précédent trio de vertus fondamentales : « fermeté, patience, discrétion ». Sous couvert d'une action simpliste et naïve, l'opéra de Mozart est un conte moral aux valeurs les plus élevées. Incontournable.

La Flûte enchantée de Mozart par Robert Lepage

Québec, Salle Louis Fréchette, Grand théâtre

31 juillet, 2, 4 et 6 août 2018

Chanté en allemand avec surtitres français.

Durée (estimée) : 2 h 50 avec un entracte.

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://festivaloperaquebec.com/la-flûte-enchantee-2/>

Avec :

John Relyea, Sarastro
Audrey Luna, La Reine de la nuit
Simone Osborne, Pamina
Frédéric Antoun, Tamino
Gordon Bintner, Papageno
Pascale Beaudin, Papagena

Chef d'orchestre : Thomas Rösner
Metteur en scène : Robert Lepage

Chœur de l'Opéra de Québec
L'Orchestre symphonique de Québec

MONTPELLIER. Recréation de Kassya, dernier opéra de Delibes (1893)



FRANCE MUSIQUE, le 21 juil 2018, 20h. **DELIBES : KASSYA...** Montpellier s'apprêt à vivre un événement lyrique en ce 21 juillet, avec la recréation du dernier opéra de **Léo Delibes**, Kassya, créé la même année que le Werther de Massenet : en 1893. A Montpelleir c'est la soprano plus habitué au rôle de princesse noble et altière qui incarnera le personnage d'ambitieuse et séductrice : Kassya.

Delibes est décédé depuis 2 années (1891) et il appartient à d'autres après lui de piloter la diffusion de son ultime ouvrage théâtral. Malheureusement, le public n'adhère que moyennement aux raffinements de la partition qui sont gâchés par des interprètes en deçà des qualités requises : le ténor Etienne Gibert massacre la partie du personnage de Cyrille, lui qui a déjà chanté Gérald dans Lakmé en 1891, et semblablement sans comprendre rien des nuances et subtilités du caractère. Même la mezzo Emma de Nuovina tombe malade pour la première date de création... qui est déplacée.

Le livret s'inspire du roman de Sacher-Masoch, Frinko Balaban (publié en français en 1874) : l'histoire appartient au cycle des légendes galiciennes. En Galicie, aux pieds des Carpathes, Delibes place son action dans un village imaginaire (Zevale) en 1846, précisément, c'est à dire à l'époque des violentes

révoltes paysannes en Galicie polonaise contre les aristocrates. Il devait en découler l'abolition de l'esclavage (servage séculaire).

ACTE I : Cyrille, paysan destiné à conduire la révolte contre les seigneurs, est aimé de Sonia, sa sage cousine, cependant qu'il est viscéralement attiré par la belle bohémienne, Kassya : une sorte de nouvelle Carmen : sirène fatale à la sensualité souveraine. Une voyante prédit l'action à venir : si Kassya sera riche (et donc sacrifiera l'amour), Sonia sera heureuse...

ACTE II : le drame se resserre alors. Cyrille a écarté Sonia toujours amoureuse, à la faveur de Kassya qu'il aime éperdument : ils se fiancent mais le comte de Zevale jette son dévolu sur la belle bohémienne, et lui offrant sa fortune, son château, son titre, la future comtesse Kassya accepte de l'épouser. Cyrille est arrêté et forcé de s'enrôler.

ACTE III : deux années ont passé. Le soldat Cyrille a fini son service et retrouve au hasard d'un chemin enneigé, la belle Sonia qui l'aime toujours et son père, réduits à la misère par le comte et la comtesse de Zevale. La révolte gronde : Cyrille prend la tête des révoltés et tous se dirigent vers le château.

ACTE IV : le château de Zevale est assailli par les paysans. Cyrille empêche que la comtesse Kassya ne soit massacrée avec son époux.

ACTE V : c'est le triomphe de Cyrille et de ... Sonia. A l'origine, Delibes préfère composer la mort par suicide de Kassya qui implorant son ancien fiancé Cyrille, et constatant que celui ci l'écarte définitivement, se plante une lame dans le cœur, alors que le choeur nuptial pour les noces de Cyrille / Sonia se fait entendre.

Après 8 représentations, le directeur de l'Opéra-Comique, Carvalho retire l'ouvrage de l'affiche. Pourtant Delibes s'est renseigné sur la musique galicienne, ukrainienne et polonaise, (thème de la Dumka) notamment pendant son séjour de 1885. La volonté du compositeur pointilleux est claire, éviter un

melting pot globalement « slave » et distinguer c'est à dire caractériser musicalement, ce qui relève des chants des paysans ruthènes (ukrainiens), et la musique savante des nobles polonais... auquel il ajoute des éléments du folklore tzigane. Le tout sonne comme un opéra à proprement parler et authentiquement Europe centrale et de l'Est.

Reste que l'architecture de Kassya, plus opéra-comique que drame lyrique, enchaîne les différentes séquences caractérisées sans vraiment développer un continuum musical. Or l'époque est au drame continu, celui omnipotent, incontournable et envahissant de Wagner dont Lohengrin est repris dès 1891, puis L'or du Rhin et la Walkyrie en 1893 justement (mai). Malgré la finesse de son écriture et sa réelle sensibilité émotionnelle, Kassya passe pour une œuvre posthume décalée avec son époque et visiblement démodée, voire rétrograde. Qu'en sera-t-il à l'écoute directe de la partition ce 21 juillet à Montpellier et sur les ondes de France Musique ? Critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS...

FRANCE MUSIQUE, le 21 juil 2018, 20h. DELIBES : KASSYA. Recréation. En direct depuis Montpellier, Festival de Radio France...Opéra Berlioz-Le Corum

Léo Delibes : Kassya

Opéra en 4 actes et 5 tableaux sur un Livret de Henri Meilhac et Philippe Gille, achevé et orchestré par Jules Massenet
Version de concert

Véronique Gens, soprano, Kassya
Anne Catherine Gillet, soprano, Sonia
Nora Gubisch, mezzo-soprano, Une bohémienne
Cyrille Dubois, ténor, Cyrille
Alexandre Duhamel, baryton, Le comte de Zevale
Renaud Delaigue, basse, Kostska (père de Sonia)
Jean-Gabriel Saint-Martin, baryton, Kolenati
Rémy Mathieu, ténor, Mochkou

Anas Séguin, baryton, Un sergent recruteur

Luc Bertin Hugault, basse, Un buveur, Un vieillard
Véronique Parize, soprano, Une paysanne, Une jeune fille
Christine Craipeau, mezzo-soprano, Une paysanne
Charles Alvez Da Cruz, ténor, Un autre marchand
Laurent Sérrou, basse, Second seigneur, Messenger
Jean-Philippe Elleouet-Molina, basse, Messenger
Xin Wang, basse, Messenger
Albert Alcaraz , basse, Messenger

Choeur de l'Opéra de Montpellier
Choeur de la Radio Lettone
Orchestre national Montpellier Occitanie
Michael Schönwandt, direction musicale

CARAVAGE, l'inventeur du réalisme baroque



ARTE, dim 22 juil 2018, 11h30.
CARAVAGE : anges rebelles. En 26 mn, comment raconter le génie révolutionnaire du peintre Caravage, « né pour tuer la peinture » disait son confère et cadet, le très classique Nicolas Poussin. Il est vrai que chez **Michel Angelo Merisi, dit Il Caravaggio** peint en clair obscur qui sculpte les chairs, irradie les visages très réalistes, souligne la

vérité des sujets, véritables portraits, quand Poussin, français vivant à Rome, réinvente l'art lui-aussi mais en idéalisant de somptueux paysages néo attiques où des frêles

figures semblent perdues dans une Nature éternelle qui les dépasse. Pas de sensation du plein air chez Caravage, mais une attention particulière sur le vérisme des visages. A ses débuts, dans les années 1580 et 1590, Caravage peint de suaves voire lascifs adolescents, souvent androgynes... Ses **Bacchus**, malade ou non, sont des autoportraits ou la sublimation de désir interdits que certains diront homoérotiques. Ce 22 juillet 2018, à 11h30, place aux années 1593 – 1595, celles des adolescents d'une rare séduction trouble: allégories de la jeunesse, emblèmes de l'automne à son apogée (Bacchus adolescent invite à l'ivresse ... des sens ?) ou portrait secret d'un amour caché ? On sait que Caravage alors adulé et prisé par les amateurs romains, demeure le protégé du cardinal Del Monte, lequel affectionnait les jeunes beautés mâles et adolescentes. C'est l'époque où Caravage démontre sa maestria réaliste, naturaliste (sublime corbeille de fruit dont il fait un sujet propre) et attachée à service la grandeur humaine : diseuse de bonne aventure, joueurs de cartes : le peintre le plus doué de sa génération, génie et inventeur, réinvente la peinture et crée des thèmes jamais épuisés après lui : il réinvente entre autres, le sujet du concert, repris après sa mort par les meilleurs Caravagesques dont Valentin de Boulogne, Tournier, et les nordiques dont Ter Brueggen et jusqu'à Vermeer... Emergence et essor d'une vision hors norme. Poussin avait tort évidemment : Caravage n'est pas né pour tuer la peinture mais au contraire, la réinventer, la régénérer, pour sortir de l'artifice maniériste (auquel il oppose la vérité du réalisme), et réussir l'éclosion du Baroque, dans sa lumière et ses mouvements mystiques.

ARTE, dim 22 juillet 2018, 11h30. CARAVAGE par Hector Obalk : trilogie. Volet 1 sur 3 – 26 mn. Série documentaire. A suivre.



Le jeune David, vainqueur de Goliath / Caravage (DR)



Le Bacchus malade (Caravage lui-même en un autoportrait caché ? – DR)



Portrait de jeune homme en Bacchus (DR)



David et Goliath (autoportrait de Caravage en victime décapitée, DR)

Quatuor ZAHIR : 4 saxos magiciens



FRANCE MUSIQUE. Mercredi 18 juillet 2018, 12h30.
Quatuor ZAHIR. Voilà un Quatuor qui révolutionne le genre : les 4 saxophones (instruments chéri par Ambroise Thomas entre autres qui l'utilise le premier dans la fosse de Hamlet) revendiquent autant que les cordes l'art du jeu collectif, dévoilant même à travers une palette sonore fouillée et très caractérisée, des dispositions évidentes pour l'expérimentation (d'où leur connexion et complicité avec les compositeurs contemporains) voire la relecture des oeuvres du répertoire grâce à la transposition. D'ailleurs leur prochain disque à paraître début octobre chez Klarthe, propose une « relecture » du Quatuor de Borodine, réécrit (par Guillaume Berceau, saxophone soprano) pour un quatuor soprano, alto, ténor, baryton où le grain et le timbre spécifique au saxo rééclaire la perception de l'opus romantique. L'album est intitulé » Zahir » conçu comme un voile levé sur une identité, une couleur, un geste et une pensée musicale qui frappe par sa personnalité et sa sincérité.



ZAHIR ! : une évidence... En portant de le nom Zahir (d'origine arabe), les quatre instrumentistes ont fait de l'évidence et de l'explicite, l'origine et le commencement de leur aventure : une entente fondée sur la complicité et le naturel. Rares les quatuors capables d'exprimer de façon multiple et individualisée, la cohésion d'une même énergie. Le geste naturel et évident se produit grâce à la conjonction de quatre tempéraments, visiblement, idéalement faits pour s'entendre, donc dialoguer, rebondir, s'accorder, se dépasser et souhaitons, réinventer... Bel exemple d'entente fraternelle qui au concert, comme en répétition, produit des miracles sonores dont peu peuvent se prévaloir.

Le Quatuor Zahir, né en 2015, fait donc l'affiche de ce concert en direct de Montpellier dans les œuvres de Debussy,

Fox, Ciesla (dont la Rhapsodie fait partie des pièces de leur prochain et premier album, à paraître début octobre 2018). En 2017, le Quatuor Zahir a remporté le 9ème Concours International de Musique de chambre d'Osaka (Japon), acquérant ainsi une reconnaissance sur la scène internationale. Soutenu par la fondation « Mécénat Musical Société Générale » et l'association Jeunes Talents, le Quatuor Zahir est également lauréat du concours international de musique de chambre de la FNAPEC en 2016 et parrainé par Jean-François Zygel après son passage sur France2 dans l'émission « La Boîte à Musique ».

FRANCE MUSIQUE. Mercredi 18 juillet 2018, 12h30. Quatuor ZAHIR
Festival de Montpellier, en direct de la Salle Pasteur-Le Corum à Montpellier dans le cadre du Festival Radio France Occitanie Montpellier.

Programme

Gabriel Pierné

Introduction et variations sur une ronde populaire

Claude Debussy

Quatuor à cordes en sol mineur

1- Animé et très décidé

- 2- Assez vif et bien rythmé
 - 3- Andantino, doucement expressif
 - 4- Très modéré – Très mouvementé
- Vincent David, transcripteur

Nicolas Fox : AAA

Claude Debussy : Petite Suite L.65
Alexandros Markéas, transcripteur

Alexis Ciesla : Rhapsodish

La pièce du compositeur Alexis Ciesla fourmille d'expressivité et de contrastes, exigeant des instrumentistes une versatilité en complicité ; en particulier de la part du saxo alto qui chante de façon improvisée comme une voix humaine. A la fois expérimentale, particulièrement variée, l'écriture du compositeur contemporain répond au geste de Zahir, stimulant son souci du défrichage et de l'invention, le conduisant jusqu'aux limites de ses ressources techniques, poétiques, sonores. L'oeuvre fait partie (conclusion) du prochain cd ZAHIR à paraître début octobre 2018.

Quatuor Zahir :

Guillaume Berceau, saxophone soprano
Sandro Compagnon, saxophone alto
Florent Louman, saxophone ténor
Joakim Ciesla, saxophone baryton



**VANNES, 8^e Académie
européenne de musique
ancienne : les 3 derniers
concerts**

VANNES. 8^e Académie européenne de musique ancienne : les derniers concerts (10, 11 et 12 juillet 2018). Pour sa 8^e édition, l'Académie de Vannes frappe fort et réussit son pari de la pédagogie partagée et de



la musique ancienne et baroque, ouverte à tous. Alternant masterclasses et concerts, l'Académie européenne de musique ancienne a rôdé un fonctionnement idéal, réalisant un festival de concerts et un cycle de perfectionnement destiné aux jeunes instrumentistes passionnés par la maîtrise des instruments d'époque.

Les 3 derniers concerts promettent de nouveaux moments de partage absolu au service des partitions et des programmes choisis par les professeurs réunis autour du gambiste **Bruno Cocset**. Apothéose de ce programme ouvert au public : le dernier concert du jeudi 12 juillet 2018, dans la Cathédrale de VANNES, à 21h, réunissant tous les jeunes académiciens, dans un redoutable programme consacré aux symphonies de Haydn. De sorte que l'Académie déplace son curseur du plein Baroque aux délices de la Vienne classique... incontournable.

Mardi 10 juillet, 19h : Ile aux Moines – Eglise (gratuit)
CONCERT « UNE FENETRE SUR LIMUR... à l'Ile aux Moines ! »
Etudiants de l'Académie

Mercredi 11 juillet, 20h & 21h : Vannes, Hôtel de Limur (gratuit)

CONCERTS BALLADES « UNE NUIT à LIMUR »
Etudiants de l'Académie

Jeudi 12 juillet, 21h : Vannes, Cathédrale
(entrée gratuite – participation libre)

CONCERT DE CLOTURE

« JOSEPH HAYDN : SYMPHONIES »

Etudiants de l'Académie – Johannes Leertouwer, direction

Tarifs des concerts payants : plein tarif : 14€ –

Tarif réduit : 8€ et gratuit jusqu'à 12 ans

Concerts entrée libre : Entrée gratuite sous réserve de places
disponibles

La réservation est conseillée pour tous les concerts.

Renseignements : Vannes Early Music Institute (VEMI)

+33 (0)6 13 43 05 14 – contact@vemi.fr

Toutes les précisions, informations, modalités d'accès et de
réservation

sur le site du VEMI VANNES EARLY MUSIC INSTITUTE :

<http://www.vemi.fr>

Consulter le programme complet des Concerts & Masterclasses /

<http://www.vemi.fr/wp-content/uploads/2018/06/Flyer-VEMI-2018-RV-A5.pdf>

COMPTE-RENDU, Opéra. AIX EN PROVENCE, le 7 juillet 2018. PURCELL : Didon et Enée. V Luks / Vincent Huguet (mes)



COMPTE-RENDU, Opéra. AIX EN PROVENCE, le 7 juillet 2018. PURCELL : Didon et Enée. V Luks / Vincent Huguet (mes) – AFFLIGEANTE PRODUCTION AIXOISE. L'édition 2018 du festival continue ainsi de... décevoir. Au point que c'est un raté à répétition, malheureuse constatation pour les 70 ans d'une institution qui peine à se renouveler et présenter des productions claires, oniriques, capables de séduire un très grand

public. **AU FINAL, c'est PURCELL qu'on assassine.** Cette Didon revisitée, augmentée d'un Prologue (prétentieux et inutile, pour ne pas dire confus) rassemble un plateau de chanteurs guère convaincants... qui détruisent ce chant pourtant suave et allusif qu'on a dit baroque. Et dire que cette production

partira en tournée (en France et jusqu'à Prague), emblème déclaré du niveau de l'Académie aixoise et du Festival d'Aix tout court ? Quelle triste constatation... dans son passé, Aix a pourtant réussi une toute autre conception de l'opéra baroque : plus subtile et féérique, mieux chantante.

De son côté, l'option scénique a choisi de réécrire l'histoire, présentant un portrait plutôt antipathique de la Reine Didon qui ici n'est pas victime mais autorité ambitieuse, immorale, vraie femme de pouvoir, prête à tout ; c'est du moins ce qui ressort du texte du Prologue qui a été commandé pour cette lecture partielle : à l'onirisme ouvert de la partition originale, on préfère un enfermement pseudopoétique qui classe d'emblée Didon parmi les aguicheuses maléfiques de l'histoire antique (elle aurait livré à ses hommes, des femmes chypriotes pour fonder sa colonie à Carthage.)... Bref... à chacun de juger.

De sorte que dans la mise en scène, signée par l'ex assistant de Patrice Chéreau, ce sont les autres personnages, aux côtés du couple Didon / Enée qui doivent susciter la compréhension du public : la sorcière souhaite la mort et la souffrance de Didon : tant mieux, c'est justice (d'autant que l'alto **Lucile Richardot** convainc totalement dans ce rôle). La perspective historique est ainsi totalement inversée. Didon a bien mérité son sort ; elle n'est pas victime. Et même Enée est un pervers sadique, n'hésitant pas à violenter le sexe faible. On a le sentiment que la production a voulu coûte que coûte s'aligner sous le feu des projecteurs de l'actualité et par opportunisme, dénoncer elle aussi la violence faite aux femmes : ce qui en soi est méritant, mais dans la réalité, produit une distorsion elle aussi ultra violente à l'opéra originel de Purcell. Qu'apporte au final cette vision si radicale et réductrice de l'action ? C'est d'autant plus dommageable que la musique dit tout l'inverse. Dans la fosse, Vakalv Luks peine à défendre une vision, une direction, comme lui aussi désarçonné par ce qui se passe sur la scène.

On s'étonne que la direction ait pratiqué des places dépassant 700 euros... pour un spectacle de presque 1h, certes dans la Cour mythique de l'Archevêché. Qui a dit que l'opéra à Aix en Provence était accessible et surtout pas élitiste ? Pour ses 70 ans, le festival de Provence laisse perplexe. Artistiquement médiocre en tout cas indigne de son passé si prestigieux comptant des réalisations autrement plus subtiles, le Festival déçoit totalement cette année. Hélas la première production que nous avons vue (Ariadne auf Naxos version Katie Mitchell) est de la même eau : trouble, peu lumineuse, dispersée, confuse. S'il n'était le faste et la parure de l'Archevêché, on se croirait à une représentation d'amateurs. Quelle déroute.

Erstaz (raté) de la divine Jessye Norman qui fut une Didon royale et si humaine, la chanteuse sud africaine **Kelebogile Pearl Besong**, dans le rôle-titre est emblématique de toute la production : elle souhaite atteindre (vainement) le même niveau que celles qui ont marqué le rôle (nous sommes à Aix quand même : les Teresa Berganza en 1960, Janet Baker en 1978 ; et aussi Jessye Norman... au studio) ; mais articulation, précision, legato sont absents. Le dernier Lamento ne tire pas les larmes mais l'agacement le plus douloureux. Quel massacre. Et dire qu'en plus de la tournée qui va prolonger la douloureuse expérience, ARTE diffuse ce spectacle : chacun pourra constater, et comparer entre autre sur Youtube, et mesurer combien la baisse du niveau technique, artistique est hélas criante. On veut bien rappeler ici que l'opéra de Purcell, son meilleur et le plus bouleversant, ait été créé dans un pensionnat de jeunes filles en 1689, mais l'amateurisme du plateau et le niveau de ce spectacle présenté dans le festival lyrique le plus haut de gamme de Provence déconcerte à plus d'un titre : promesse et attente étaient grandes. Le résultat des plus scolaires. 70 ans d'histoire et de jalons devenus légendaires pour certains, et en arriver là suscite la désolation. Il faudra beaucoup de temps pour redorer le blason d'Aix, effacer les traces de cette déroute malheureuse, d'autant plus indigeste que le passé ici, fut

constellé d'éblouissantes réalisations. En particulier baroques (voir Rameau et Purcell... justement défendu par une certaine Jessye Norman : à vos tablettes, cf. youtube). On ne développera pas davantage : le sentiment général étant celui d'une immense frustration et d'une désolante tristesse pour une institution qui nous avait habitué à beaucoup mieux. La magie, la justesse émotionnelle, les contrastes entre l'amour des deux héros Didon / Enée, et la scène de sorcellerie active et si pernicieuse... sont édulcorés. Réduits au néant. Courage pour ceux qui souhaitent affronter le spectacle dans son entier.

COMPTE-RENDU, Opéra. AIX EN PROVENCE, le 7 juillet 2018.
PURCELL : Didon et Enée. V Luks / Vincent Huguet (mes)

Diffusion le 12 juillet sur Arte et sur France Musique. [LIRE notre présentation de DIDON et ENEE, le dernier opéra de Purcell](#)

Compte rendu, concert. Chambord, le 3 juillet 2018. Doulce Mémoire / La Rêveuse



Compte rendu, concert. Chambord, le 3 juillet 2018. Musiques anglaises des XVIe et XVIIe siècles. Gibbons ... Ensemble Douce Mémoire / Ensemble La Rêveuse. Symbole mythique de la Renaissance française, le

château de Chambord, inspiré par l'architecture italienne (NDLR : et dessiné par Leonard de Vinci), dont la construction a été voulue par **François 1er**, accueille depuis 2011 un festival lancé par la claviériste Vanessa Wagner, qui en est la directrice artistique. Pour cette 8^e édition, les artistes et orchestres invités évoluent dans des répertoires divers et variés qui font toute la richesse de cette manifestation qui exploite un cadre exceptionnel.

Quand la renaissance française rencontre la musique de cour anglaise

En ce mardi 3 juillet, les ensembles Douce Mémoire et La Rêveuse s'associent pour donner un concert consacré à la musique anglaise des XVI^e et XVII^e siècles, de la Renaissance au premier Baroque. Le programme intitulé «Honi soit qui mal y pense», devise du célèbre ordre de la jarretière (fondé dans les années 1340 par le roi Edouard III), n'avait été donné qu'une seule fois avant le concert de Chambord. C'est donc un programme quasi nouveau et original que nous présentent ces deux ensembles reconnus chacun dans leur domaine de prédilection ... et si complémentaires tant la frontière entre chaque période est tenue voire inexistante.

Les œuvres, des danses que l'on retrouve dans toutes les cours d'Europe aux XVI^e et XVII^e siècles, se succèdent sans temps mort. Les violes de gamba de l'ensemble La Rêveuse et les flûtes de Douce Mémoire se rencontrent, s'allient, dialoguent, se répondent, fusionnent... avec bonheur donnant, par exemple, à la Pavane (Pavane four) de Daniel Farrant (1575-1651), une symphonie de sons et de couleurs pleine d'allégresse. Entre les danses de cour (pavanes, gaillardes, allemandes essentiellement) nous écoutons des airs de cour

fort joliment interprétés par la soprano Esther Labourdette, spécialisée dans le répertoire médiéval mais aussi dans celui des XVIe et XVIIe siècles. Lorsque la chanteuse interprète la joyeuse mélodie «Now is the month» de Thomas Morley (1557-1602) les courtes vocalises s'envolent tel le joyeux pépiement des oiseaux.

En début de seconde partie, ce sont les deux luthistes de l'ensemble La Rêveuse qui sont mis à l'honneur avec deux belles pièces de Thomas Robinson (vers 1560-1610). Suivant immédiatement ce bel intermède, s'affirme la courte et séduisante mélodie «Cukoo» de Richard Nicholson (1563-vers 1639). L'ambiance est ici plus sereine et plus douce : Esther Labourdette chante la mélodie telle une berceuse apaisante.

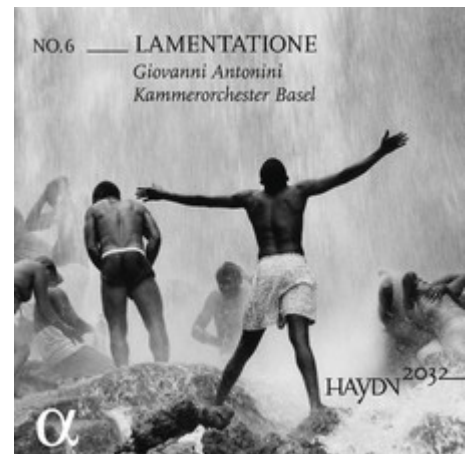
Les ensembles Douce Mémoire et La Rêveuse unis en un seul et même continuo, le temps d'une soirée, ont présenté un programme de très belle tenue. Dommage qu'Esther Labourdette n'ait pas eu plus de mélodies à chanter. Les artistes talentueux concèdent deux bis à un public visiblement enchanté et peu désireux de les voir partir si vite : le premier nous permet de réécouter la charmante mélodie «Now is the month» de Morley, l'autre est une pavane composée sous le règne d'Henri VIII qui voit les musiciens des deux ensembles jouer avec un plaisir évident. La complicité des musiciens sur scène et hors scène et la joyeuse humeur ambiante ont largement contribué au succès de la soirée.

Compte rendu, concert. Chambord, le 3 juillet 2018. Musiques anglaises des XVIe et XVIIe siècles. Musiques de cour de Orlando Gibbons, William Brade, Daniel Farrant, John Dowland, William Cranford, Anthony Hlborne, Thomas Robinson, Anonyme. Airs de cour de Morley, Dowland, Nicholson, Anonyme. Esther Labourdette, soprano, ensemble Douce Mémoire / Ensemble La

Rêveuse.

Cd, critique. HAYDN : Symphonies « Lamentatione », n°26 / n°79, n°30 « Alleluia » (Antonini, 2017 – 1cd Alpha, coll « Haydn 2032 »)

Cd, critique. HAYDN : Symphonies « Lamentatione », n°26 / n°79, n°30 « Alleluia » (Antonini, 2017 – 1cd Alpha, coll « Haydn 2032 »). Suite de l'intégrale HAYDN par le directeur musical du Giardino Armonico, dont l'achèvement sera effectif en 2032 (pour le tricentenaire du compositeur autrichien). Le milanais Giovanni Antonini ne dirige pas ici les instrumentistes de son ensemble mais l'Orch de chambre de Bâle (sur instruments modernes donc) / Kammerorchester Basel : un travail particulier sur l'articulation, la tenue d'archet, l'expressivité et l'agogique (historiquement informée comme l'on dit dans le milieu concerné) que le chef, en expert, transmet à ses collègues plus habitués à jouer les romantiques et post romantiques que les classiques viennois. Classiquenews avait distingué le vol 4 de la présente collection (intitulé alors Il Distratto, d'un CLIC de classiquenews, convaincant et superlatif même). Peu à peu, le chef et flûtiste, soigne l'intonation, se montre soucieux de la clarté architecturale



tout en ciselant les nuances de l'écriture si poétique et souvent imprévue de Haydn (éclaircs dramatiques dignes de l'opéra, un genre dans lequel il a excellé comme son cadet Mozart) ; il en dévoile toutes les vibrations intérieures, restituant leur cohésion organique : une approche qui approche l'excellence de l'intégrale Haydn par son confrère Ottavio Dantone, lui aussi très inspiré par les arêtes et climats des massifs Haydniens (Lire notre critique de l'intégrale des Symphonies de HAYDN par **Ottavio Dantone**).

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-coffret-evenement-haydn-integrale-des-107-symphonies-sur-instruments-anciens-bruggen-hogwood-dantone-35-cd-decca/>

Aux côtés du vieux Werner (qui meurt en 1766), Haydn dès 1761 devient vice maître de chapelle à la cour d'Esteraza (Eisenstadt), auprès des princes Esterhazy. Il fournit toute la musique lyrique, symphonique, et donc sacrée mais comme d'une seconde main.

Obligé de rédiger l'inventaire des œuvres qu'il a en cours en 1765, le compositeur atteste ainsi qu'il est déjà l'auteur d'une Symphonie intégrant l'alleluia grégorien de la liturgie du Samedi Saint (Hob I:30), référence à l'église qui d'abord caché, devient explicite (aux vents surtout) ; même incursion du sacré dans le tissu symphonique dans la Symphonie n°3 en sol majeur (écriture dense de la fugue dans son final, claire révérence au français Rameau qu'admirait le prince Paul III Anton Esterhazy, après son séjour parisien de 1756).

Même résonances liturgiques pour la Symphonie I:26 dite « Lamentatione » (1768) dans laquelle Haydn recycle deux mélodies de choral (cantilation de la Passion, et Lamentation de Jérémie).

Giovanni Antonini s'intéresse à ces Symphonies chorales d'une nouvelle profondeur mystique :



où l'évangéliste, Jésus, Judas semblent par le truchement des effets d'écritures et des instruments solistes prendre la parole dans la déroulement orchestral, tout à coup investi d'une dramaturgie souterraine. La méditation, sur la mort du Christ, annonçant le miracle pascal à suivre étant contenu dans l'Adagio postérieur. Le chef dévoile combien 15 années avant les symphonies de pleine maturité, cette Lamentatione, entre autres dans le menuet conclusif, développe une densité et une intériorité grave, inouïe même qui préfigure les opus les plus ambitieux, dont la Symphonie que Antonini place à sa suite, la n°79, en fa majeur, modèle classique en 4 mouvements mais dont la facétie inventive du Maestro, assure l'étonnante modernité, comme l'originalité puissante. On reste convaincu par l'intelligence du programme et la sélection des pièces dans leur enchaînement qui fait sens.

Cd, critique. HAYDN : Symphonies « Lamentatione », n°26 / n°79, n°30 « Alleluia » (Antonini, 2017 – 1cd Alpha 678, coll « Haydn 2032 » vol 6)

LIRE aussi notre [critique complète du cd HAYDN : Il Distratto par Giovanni Antonini \(1 cd Alpha\)](#)

Des 3 symphonies ici traitées, ne prenons qu'un épisode  emblématique. Non pas la première de la sélection, n°60 qui

donne son nom au programme (conçue pour la comédie intitulée « Il Distratto »), mais nous préférons demeurer sur notre excellente impression, produite par l'Adagio de la n°12 qui s'impose par sa profondeur et son rayonnement simple. Sublime introspection (page 12), tel un désert sans issue et au cordes seules, qui touche par son épure quasi austère ...

LIVRE événement, critique. Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-parisiens à l'Institut (Editions Vrin, 2018)

✖ **LIVRE événement, critique. Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-Parisiens à l'Institut (Editions Vrin, 2018).** ELEGANCE ROMANTIQUE. Enfin une biographie d'envergure et très détaillée sur un génie romantique français oublié, méconnu ou si peu apprécié à sa juste valeur : à part le ballet Copelia ou l'opéra Lakmé, que connaît-on réellement de **Léo Delibes**, pur auteur hexagonal qui de ses maîtres au Conservatoire sut prolonger le métier musical entièrement dédié au théâtre ? La présente biographie très fouillée analyse la personnalité, sa vie, sa carrière, et bien sûr son oeuvre, riche, diverse, dont la continuité et la progression éclairent l'expertise d'un auteur qui éblouit en

définitive par son talent d'orfèvre pour les voix et l'orchestre.

Léo Delibes (1836-1891) est formé dans le foyer familial, par sa mère et son oncle ; puis il rejoint le Conservatoire de Paris dans les classes de Benoist (orgue), Bazin (harmonie) et Adam (composition). Le Jeune choriste de 13 ans découvre l'opéra, son souffle, son imaginaire, tous ses possibles, en participant à la création du *Prophète* de Meyerbeer en 1849.

Doué, reconnu très rapidement, il peut faire jouer ses premiers ouvrages ; se partageant entre le métier d'organiste et celui d'accompagnateur au Théâtre-Lyrique. Sa carrière de compositeur dramatique débute à 20 ans, en 1856 avec plusieurs ouvrages bouffes, créés aux Folies-Nouvelles (le premier a pour nom Deux Sous de charbon), aux Bouffes-Parisiens et au théâtre des Variétés.

Il est chef de chœur au Théâtre-Lyrique et à l'Opéra, et ose d'autres genres : l'opéra-comique (*Le Jardinier et son seigneur*, 1863) ; surtout un premier ballet, *La Source* (1866 : partition impressionnante par son ruissellement mélodique et son orchestration très travaillée qui inspire à Edgar Degas, un tableau demeuré célèbre en 1867, preuve de la célébrité immédiate de Delibes à Paris) ; puis c'est un nouveau ballet, majeur : *Coppélia* ou *La Fille aux yeux d'émail*, créé à l'Opéra en 1870, – sujet fantastique et onirique qui reste l'un des plus célèbres ballet romantique français. Il a 34 ans. Mais la France sombre dans la terreur de la Commune, après la défaite du Second Empire.

**Léo Delibes, génie oublié
de l'élégance romantique**



A partir de 1871, Delibes, jeune marié, se dédie à la composition, affirmant une nouvelle ambition et une inspiration tournée vers le raffinement (orchestration), l'élégance (mélodie), l'expressivité et la caractérisation (drame): un nouveau ballet *Sylvia* (1876), les opéras *Le Roi l'a dit* (1873), *Jean de Nivelle* (1880) et chef d'oeuvre absolument de la veine orientaliste, alors partagé par le peintre fameux et célèbre Gérôme :

Lakmé (1883). Ce dernier suscite un immense succès jamais démenti, depuis sa création : c'est que l'idylle sentimentale ailleurs fragile voire superficielle, renouvelle totalement le trio fondateur soprano, ténor, baryton (Lakmé, Gérald, Nilakantha) et sur le prétexte d'un orientalisme plus fantasmé que réaliste, gagne une profondeur et un coloris d'une puissance inédite. Professeur de composition au Conservatoire, il est élu en 1884 à l'Institut. C'est la consécration d'un parcours dont l'éclat social suscite bien des jalousies.

Wagnérien convaincu (car il assiste à la création de *Parsifal* à Bayreuth en 1882, puis de la Création de *La Walkyrie* à Bruxelles en 1887...), – comme Franck, son aîné, Delibes sait renouveler la leçon wagnérienne par une fraîcheur de l'inspiration, un souci de la transparence qui en font l'égal d'un Bizet (son contemporain, fauché trop tôt). A l'heure où le Festival Radio France ressuscite son ultime opéra ***Saskya*** (échec à sa création mais sommet sur le plan de l'orchestration cependant), voici une biographie qui témoigne des recherches très avancées d'un compositeur passionné par le timbre, la couleur, la fluidité de la texture orchestrale, en cela annonciateur des Debussy et Ravel, maîtres futurs de cette élégance onirique qui allait s'imposer après la mort de

Delibes en 1891. Lecture indispensable.



LIVRE événement, critique. Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-parisiens à l'Institut – Vrin, collection « MusicologieS » – 432 pages – 17 × 24 cm / ISBN 978-2-7116-2800-1 – Parution : juin 2018. Titre élu

CLIC de CLASSIQUENEWS. Meilleur ouvrage dans la catégorie Musique Romantique Française de l'été 2018. Prix indicatif : 38 euros.

LIRE la présentation de l'ouvrage « Pauline Girard : Léo Delibes – Itinéraire d'un musicien, des Bouffes-parisiens à l'Institut », sur le site des éditions VRIN :
<http://www.vrin.fr/book.php?code=9782711628001>

APPROFONDIR

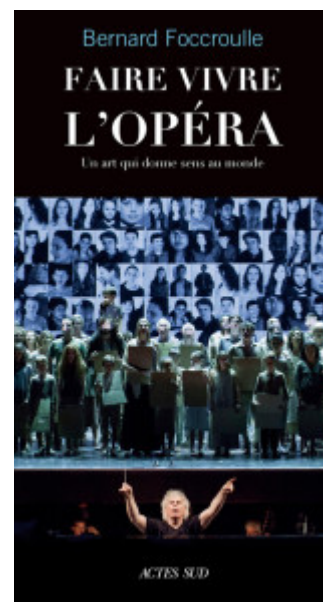
LIRE notre critique développée du [dvd Copelia \(Opéra de Paris, 2011 / Patrice Bart\)](#)

VOIR notre [reportage vidéo exclusif de LAKME présenté à l'Opéra de Tours, avec Julien Dran, Vincent Letexier, Jodie \(Janvier 2017\)](#)

LIVRE, annonce. FAIRE VIVRE L'OPERA. Entretiens avec Bernard Foccroulle (Actes Sud)

LIVRE, annonce. FAIRE VIVRE L'OPERA. Entretiens avec Bernard Foccroulle (Actes Sud). Aix en Provence vit en juillet 2018 sa 70^e édition : le festival d'art lyrique, malgré ses tentatives, demeure l'un des plus élitistes d'Europe ; c'est pourquoi il ne cesse depuis quelques années d'adoucir son image et cherche à se rendre plus accessible du plus grand nombre, multipliant (mais un peu tard) les actions de sensibilisation, d'ouverture, d'intégration de tous les publics aux manifestations officielles. C'est aussi la 12^e et ultime saison pilotée et conçue par son actuel directeur, l'organiste **Bernard Foccroulle**, ex directeur de La Monnaie à Bruxelles (de 1992 à 2007). Quatre « enquêtrices » posent les thématiques et les questions en relation, afin de faire réagir l'intéressé.

Au fil de ses entretiens réunis, l'interviewé présente ce qu'il présente comme **ses « quatre fils rouges » : la création, la participation du public, le dialogue interculturel et la place de l'opéra dans un monde globalisé »**. Plutôt que répondre précisément aux questions posées, le futur ex-directeur d'Aix envisage ce qui pourrait annoncer un prochain renouvellement complet de l'art lyrique dans les années à venir... Comme un tour d'horizon de ses actions mises en pratiques pendant les 12 années aixoises, Bernard Foccroulle aborde une série de thématiques à l'énoncé riche et décisif pour l'histoire et l'évolution du genre : ce sont aussi les quatre développements thématiques des propos recueillis : « la force de création », « l'opéra au cœur de la cité », « l'urgence d'un dialogues interculturel », « l'opéra dans un monde globalisé ». La dernière partie est la plus intéressante : on y mesure les éléments d'une internationalisation des échanges entre maisons d'opéras à travers le monde et surtout l'Europe (« Opera Europa », Operavision », ...) ; le directeur détaille concrètement ce qu'il favorise à travers la constitution d'un réseau international (ENOA et MEDINEA) dont le sujet se concentre surtout sur la professionnalisation des jeunes artistes d'opéra dont la mobilité et l'insertion sont grandement favorisés.



Pourtant à vouloir se soucier de la diversité culturelle et de sa diffusion libre et facile à travers le monde, ne sert-on pas surtout les intérêts de la filière professionnelle ? Qu'ont à y faire les publics ? De quelle manière se sent-il intéressé et concerné ? C'est bien là le vrai sujet : expliquer, démocratiser, rendre accessible, audible et proche les oeuvres ainsi créées... combien de partitions ainsi produites restent confidentielles, réduites à quelques dates, de maigres tournées malgré le nombre des pays impliqués, et si peu intelligibles du grand public ? La limite d'un tel

exercice revient au profil même de l'interrogé, il reste un professionnel qui parle en professionnel. Si pour ne pas être « consumériste », l'art lyrique doit privilégier l'artistique et la création critique au détriment du divertissement, il ne peut se couper du public qui lui a besoin de clés pour comprendre et mesurer tous les enjeux d'une création. C'est pourquoi on aurait bien voulu lire davantage d'argumentation en faveur de l'explication des oeuvres lyriques contemporaines, et comment elles sont précisément expliquées au public qui s'en ressent exclu... La question des publics est donc très fortement d'actualité. Quoique parent pauvre de cette compilation au demeurant passionnante de déclarations sur ce qu'est, ce que doit être, ce que sera un festival d'opéra.

LIVRE, compte rendu. FAIRE VIVRE L'OPERA. Entretiens avec Bernard Foccroule (Actes Sud). Parution : le 4 juillet 2018. A noter qu'au même moment, l'éditeur ACTES SUD fait aussi paraître le livre des 70 ans du Festival d'Aix en Provence : retour en images et en témoignages des 12 années de programmation artistique sous la direction / conception du directeur [Bernard Foccroule](#) : [« L'Opéra miroir du monde »/ LIRE notre présentation critique](#)

